

Préface de l'ouvrage :

GRODWOHL Marc, *Olivier Favre La passion d'un créateur. Parc Oméga. 25 ans d'aventure* (Préface). Chez l'auteur. 2021. 170 p.

En 1997, Olivier m'invitait une première fois au Parc Oméga quelques mois après son association avec les frères Spengler, créateurs du domaine. C'était au mois de juin. Les Wapitis étaient en velours, les marçassins s'affairaient autour de la laie, l'ourson jouait à cache-cache dans une souche creuse. Ici, nous autres humains n'étions plus ces intrus dont les animaux ne pouvaient attendre que des mauvais coups. La Nature nous offrait une place, assez « au dedans » pour l'absorber de tous nos sens, assez « au dehors » pour que la vue embrasse tout le tableau, lui surimpose les images du Jardin d'Eden tel que les artistes de tous les temps le représentèrent avec plus ou moins de bonheur et d'émotion. Pour ma part, j'ai une préférence pour celle peinte par Lucas Cranach l'Ancien en 1530. Au premier plan, Dieu confie le Paradis à Adam et Ève, au sein d'une nature luxuriante et généreuse peuplée d'animaux sauvages plus intrigués qu'effarouchés. Les tribulations du couple, devenu minuscule, se poursuivent sur une ligne au second plan jusqu'à ce qu'il soit chassé vers le point de chute, hors champ. La scène fait penser qu'aussitôt l'humanité sortie de l'harmonie première, la Nature refermerait ses plaies comme si rien ne l'avait jamais perturbée et profanée.

Cinq cents ans après Cranach, nous prenons enfin la pleine mesure des dégâts. Les plans gouvernementaux pour le climat, les lois et règlements, les accords internationaux parties de dupes ne suffiront pas. Il serait certes absurde de mettre en doute la nécessité ces plans officiels ; ils distillent cependant l'angoisse et la soumission à des formes surnoises de technocratie autoritaire. Comme dans le Meilleur des Mondes d'Huxley, le nouvel ordre s'établira sur l'injonction au bonheur normé et aseptisé, dans l'oubli de ce que furent les civilisations précédentes et la nôtre encore, leur génie propre et leur capacité d'autodestruction, sans laquelle il n'est de ruine à reconstruire et de passé à réinventer.

Voici ce qui me venait à l'esprit lors de cette première visite à Oméga. Je me disais alors, Olivier est — qu'il me pardonne l'image — sorti de la chrysalide, il est l'homme libre que ses aspirations profondes et ses capacités ont destiné à prendre une minuscule partie du monde dans ses mains, afin de la choyer et d'en faire éclore toutes les potentialités de bonheur.

Des écueils attendaient cependant Olivier. Partageant les commandes avec ses associés, il lui fallut poser les bases économiques du parc. Sans équilibre financier, sans capacité d'investissement, les idées les plus généreuses sont vouées à demeurer rêveries stériles, utopies sans lendemain. Olivier, par sa carrière d'homme d'entreprise et d'affaires, était outillé pour relever les défis. Mais un parc, animalier de surcroît, n'est pas une entreprise comme une autre. C'est d'abord un spectacle, qui doit se représenter chaque matin dans la fraîcheur d'un premier jour. Le public doit être guidé avec tact, sans qu'on prétende le faire revenir sur les bancs d'école ou qu'on le considère comme une simple « pompe à finances ». La coopération des animaux est indispensable. Et diriger un parc, c'est aussi veiller la nuit durant devant un trou dans la clôture, de peur que ne s'échappent les ours. C'est être capable de remplacer au pied levé tout collaborateur manquant à l'appel. C'est avoir les mains dans les problèmes à longueur de journée, et devoir les régler sur le champ car le spectacle continue. L'entrepreneur ne perd pas son temps en assumant ces tâches que d'autres jugeraient subalternes :

il apprend à s'insérer dans un milieu écologique et humain, fait corps avec lui et s'en nourrit ; de la matière du monde reste collée à ses doigts, il la façonne.

Lors de ma seconde visite en 2002, je pus mesurer le chemin parcouru. Olivier était seul maître à bord depuis peu. Il raconte dans ces pages dans quelles conditions il réussit son « examen de passage ». De notre séjour au cours de cet été, passé en famille et en compagnie de deux oursons qui, perchés à quinze mètres de hauteur, s'amusaient à faire vaciller la cime d'un arbre, nous gardons le souvenir d'un lieu abouti, d'une aventure qui aurait pu se limiter à ce beau résultat. Mais pour Olivier, ce n'était qu'une étape. L'idée première des frères Spengler, abolir la distance, les peurs respectives, entre l'humanité et la faune canadienne dans un environnement pacifié, avait été poussée à son terme. Il fallait aller au-delà, atteindre la dimension spirituelle – ou la totalité – que l'entreprise portait en germe.

Lors ma troisième et dernière visite en 2007, je redécouvris le Parc qui s'était entretemps animé (= doté d'une âme) d'œuvres d'art en l'honneur de la Nature et des liens historiques, culturels, que les peuples autochtones, les Premières Nations, puis les colonisateurs avaient tissé avec elle, parfois contre elle. J'ai dit plus haut que j'avais découvert Oméga en spectateur, à travers le filtre, ou les clefs de compréhension que je pouvais trouver dans un tableau de Cranach, prisonnier ainsi de représentations anciennes qui bientôt ne seront plus intelligibles à grand monde. Olivier, lui, avait décidé de repartir de zéro, de faire des goûts et des certitudes table rase pour entrer de plein pied dans l'inconnu et goûter toutes les saveurs de la différence d'avec les mondes qu'il avait connu auparavant. Sa générosité et son empathie l'ont amené à regarder la nature canadienne célébrée par le Parc Oméga avec les yeux des habitants de ces contrées rudes, par l'intermédiaire de leurs productions artistiques. Car l'art seul permet de se mettre à la place de l'Autre, « dans sa tête » et d'accéder ainsi aux singularités de son univers. En même temps, les archétypes se révèlent dans leur pouvoir d'éclairer ce que les cultures ont en commun. Parmi ces figures primitives, inconscientes, les Alsaciens (dans la part de germanité que recèle leur imaginaire) et les Québécois partagent une forme de dévotion à la forêt et ses hôtes. La cabane dans la clairière au fond des bois, adossée à une obscure lisière, exprime une construction intime qui se livre peu, qui privilégie le rapport direct et secret à la vie et à la mort. Olivier me fit découvrir ces artistes, à l'œuvre dans le Parc. Nous avons ainsi visité le jardin et la maison de Georges Racicot qui, sur quelques centaines de mètres carrés, avait ramassé, recollé, organisé en poèmes les fragments d'un récit québécois toujours actif dans les mémoires et les mythes.

Olivier sut écouter ces chants, dans leur langue originelle libre des commentaires d'historiens et théoriciens de l'art qui, depuis le temps, ne sont toujours pas parvenus à décider s'il s'agit d'art « brut », « naïf », « indiscipliné », « populaire », etc. comme si les ranger dans le tiroir approprié pouvait nous protéger de leur séduction. Mais pourquoi s'en protégerait-on ? « Art populaire » n'est certes pas une mauvaise désignation, elle a l'avantage de renvoyer le spectateur à une catégorie d'œuvres marquées au premier abord par des techniques élémentaires et une inspiration apparemment candide. Mais cela désigne les formes et non l'âme. Et qui déciderait qu'une œuvre est populaire ou non, à l'époque où la notion même de peuple est aussi manipulée qu'émiettée ? Aussi je préfère appeler cela de l'art vernaculaire, comme il y a une architecture ou une langue vernaculaires. C'est un art que tout un chacun produit, un langage imagé articulant le couple objets/récit comme la parole articule les mots en phrases. Et comme tout langage, il sera manié avec plus ou moins de talent et d'intelligence suivant le locuteur. C'est l'art du « bricoleur » – le terme n'a

ici rien de péjoratif et ne remplace pas l'appellation locale de « gosseux » – que Lévi-Strauss oppose à celui de l'ingénieur ; le bricoleur n'a d'autre finalité que le plaisir d'agencer les objets qui sont à sa disposition dans l'environnement, avec les moyens du bord, là où se rejoignent nature et culture. L'ingénieur ou l'artiste académique, eux, poursuivent un but fixé d'avance avec les moyens adéquats et formulable par un propos conceptuel... parfois justification a posteriori mais cela est une autre histoire.

Olivier a su entendre le langage vernaculaire du « bricoleur » et saisir les émotions et les savoirs qu'il véhicule sans qu'il soit besoin d'interprète. Elle est, sans doute, l'une des ultimes démonstrations de notre capacité à habiter la terre, héritée du temps mythique où chaque famille construisait elle-même sa maison avec les matières que la nature lui offrait, une maison à l'image de sa représentation du monde rêvé. D'un parc animalier, Olivier fit une maison commune. Puisse son histoire être l'inspiratrice de nombreux et nouveaux projets de réparation joyeuse de notre environnement : une Renaissance, espérons-nous.

Olivier, dans ces pages, prodigue ses remerciements à ses amis et sa famille, à la Chance, à l'entourage et au bain culturel dans lesquels il a grandi. Mon rôle ici est de lui retourner ces remerciements et de me faire porte-voix de la gratitude de toutes celles et tous ceux qu'il a soutenus, encouragés, émerveillés et invités à libérer leurs forces créatrices. Je lui suis reconnaissant de m'avoir à maintes reprises ouvert ce lieu, ce projet, ces passionnants questionnements au cœur des défis civilisationnels qui se posent à nous.

Marc Grodwohl